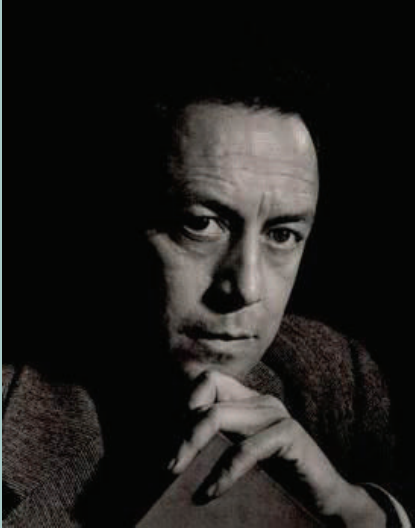


## Albert CAMUS (1913-1960)



« Il y avait un mystère chez cet homme, et un mystère qu'il voulait éclairer » : cette phrase est l'une de celles qui devaient entrer dans le texte du livre qu'Albert Camus a laissé inachevé quand sa vie a été interrompue par un accident de voiture. Le manuscrit de cet ouvrage, intitulé *Le Premier Homme*, a été retrouvé dans sa sacoche, le 4 janvier 1960. Etabli par sa veuve, Francine Camus, publié par sa fille, Catherine Camus, et par les éditions Gallimard en 1994, ce texte contient aussi cette phrase, qui résume l'entreprise littéraire de l'auteur : « Ecrire pour retrouver la vérité ».

Cette vérité, c'est celle d'une vie, de sa vie. Cette vie fut d'abord difficile : Albert Camus est né le 7 novembre 1913 dans une Algérie de plus en plus déchirée ; l'année suivante il a perdu son père victime de la guerre ; il a été élevé par une mère pauvre et courageuse, à laquelle il a rendu hommage ; il a été jeune atteint de tuberculose, à l'âge de 17 ans. Et pourtant il écrira plus tard : « J'ai grandi dans la mer et la pauvreté m'a été fastueuse, puis j'ai perdu la mer, tous les luxes alors m'ont paru gris, la misère intolérable. Depuis j'attends ».

Venu en France, installé à Paris en 1940, il s'y est fait connaître comme journaliste, comme homme de théâtre, comme écrivain surtout, proche des existentialistes sans se confondre avec eux.

La pensée de Camus a évolué en partant du thème de l'absurde, que, philosophe de formation, il a défini comme la confrontation entre le silence du monde et le désir de clarté de l'homme. *L'Étranger* (1942), récit d'une sobriété toute classique, décrit l'existence médiocre d'un employé de bureau d'Alger, Meursault, indifférent à tous les événements d'une vie dont il ne comprend pas le sens. Condamné pour avoir tué un Arabe sur une plage, dans une quasi-inconscience, il a, en prison, la révélation de l'absurde et passe ses derniers instants à jouir des dernières sensations de cette vie.

Refusant toutes les attitudes d'évasion, Camus préconise, dans son essai *Le mythe de Sisyphe* une attitude de révolte : défier l'absurde en l'affrontant en toute lucidité dans des circonstances passionnément recherchées, n'est-ce pas être libre ? Le héros du drame *Caligula* (représenté en 1945) entend « faire vivre » à tout prix les hommes « dans la vérité ».



L'action permet donc de dépasser l'absurde. Engagé dans la résistance contre l'occupant en 1942, directeur du journal *Combat* entre 1944 et 1947, appelant à la « trêve civile » pendant la guerre d'Algérie, Camus a été un homme engagé.

Les souffrances de la guerre de 1939-1945, son activité de résistant, ont révélé à Camus le prix du dévouement. Tout n'est pas permis et la révolte a ses limites : dans le drame *Les Justes*, Kaliayev renonce à commettre un attentat parce que deux enfants sont dans la voiture du grand-duc Serge. « Il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser » : *La Peste* (1947), son roman le plus étendu, évoque Oran en proie à la terrible épidémie. Chacun adopte une attitude différente : peur, divertissement, recherche du profit, confiance volontaire en Dieu (P. Paneloux), dévouement (Rambert, Tarroux, Dr Rieux). Car la peste « est l'affaire de tous ». Elle reviendra sans doute, mais il ne faut pas cesser de lutter.

Diminuer la douleur du monde, tel est le sens final de l'attitude de « l'homme révolté » (1951) dans l'essai philosophique qui porte ce titre : pour l'homme, avec les seuls moyens de l'homme. Puis est venu le temps des déchirements, sensibles dans le récit *La Chute* (1956) et les nouvelles de *L'Exil et le royaume* (1957).

En 1957 précisément, le prix Nobel vient couronner l'œuvre d'Albert Camus. Dans le discours qu'il prononce à Stockholm, le 10 décembre, il dépasse ses problèmes personnels pour affirmer que l'écrivain doit « retrouver le sentiment d'une communauté vivante qui le justifiera, à la seule condition qu'il accepte, autant qu'il peut, les deux charges qui font la grandeur de son métier : le service de la vérité et celui de la liberté ».

Ce discours, il le dédia à son ancien instituteur, Louis Germain, qu'il avait remercié de lui avoir appris à écrire dans cette langue française où il était passé maître. Le vieil homme le félicita en le remerciant d'être, sous tant d'honneurs, resté lui-même : « Tu es resté Camus, bravo ».

Cinquante ans après, il est unanimement considéré comme l'un des tout premiers écrivains modernes de langue française, l'un des plus ouverts sur les autres, sur le monde et sur l'avenir. Déjà en 1946, dans *L'Été*, il avait affirmé sa confiance dans « cette admirable volonté de ne rien séparer ni exclure qui a toujours réconcilié et réconciliera encore le cœur douloureux des hommes et les printemps du monde ».

C'est ainsi que Jacqueline Lévi-Valensi a pu écrire dans son introduction aux œuvres complètes de la Pléiade : « cette œuvre sans point final ne se referme pas sur elle-même. Miroir de nos inquiétudes et de nos bonheurs parce qu'elle ne cesse de nous parler de nous-mêmes, de nos incertitudes et de nos espérances, elle nous est donnée comme une source féconde où puiser le courage lucide et la joie précaire d'être au monde ».